

Le déménagement au Chili fut soigneusement planifié pour le 15 mars 1996, avec les visas de résidence en main. Ma couverture médiatique avait commencé avant mon arrivée, lorsque La Estrella de Valparaíso a publié en 1995 un bref article racontant qu'un « Gringo fou » voulait déménager là-bas avec toute sa famille. Marta Ramírez a lu cet article et a décidé d'aider Joanne et moi en nous louant sa maison de campagne à Lo Hidalgo, à environ quarante-cinq minutes ou une heure en bus de ville de Viña del Mar. Les enfants adoraient les animaux de la ferme et ont appris l'espagnol auprès de Marta et de ses filles, qui ont aussi accompagné Joanne à l'hôpital pour accoucher de Rachel. Joanne n'était pas satisfaite du déclassement du niveau de vie par rapport aux États-Unis. Au début, elle a bien supporté, malgré la barrière de la langue et la visite des équipes de vaccination qui forçaient son inoculation et celle des enfants. Le camion passant dans la rue avec le mégaphone pour vendre fruits et légumes était d'abord inquiétant, mais devint finalement bien pratique. Je courais partout pour donner des cours à Santiago via la nouvelle route Lo Orozco — un trajet de deux heures encore à l'époque —, enseignant l'anglais à des cadres. J'ai postulé sans succès pour des emplois avant d'obtenir trois contrats à temps partiel dans trois universités : Universidad Adolfo Ibáñez à Valparaíso, Universidad Marítima à Viña del Mar et Universidad Finis Terrae à Providencia (Santiago), où je donnais des cours d'économie en anglais. J'étais très occupé et j'ai décidé d'améliorer notre situation en déménageant dans une belle vieille maison surplombant l'océan à Reñaca. Malgré l'escalier interminable, c'était une superbe maison meublée, louée à bas prix seulement hors saison, de mars à décembre.

L'université de Santiago, où mes étudiants venaient surtout de familles de droite, comptait principalement des professeurs libertariens et des « Chicago Boys » employés aux universités ou dans d'autres postes. Les administrateurs, sauf Adelio Pipino, étaient si ravis de moi qu'ils m'offrirent un poste à temps plein pour janvier 1997. La promesse faite à Joanne — souffrir jusqu'à obtenir mon doctorat et vivre comme dans une caravane pendant trois ans — portait enfin ses fruits. Avant d'emménager dans une nouvelle maison louée dans le beau quartier de Los Dominicos à Las Condes (Santiago), j'ai emmené la famille, ainsi que Bill Primbs, 1100 kilomètres au sud à Ensenada pour un mois, louant une petite maison sur le lac Llanquihue et au pied du volcan Osorno. Malgré les énormes taons, tout le monde a adoré découvrir une autre région du Chili. Nous avons sillonné la région pour voir différents paysages.

De retour à Santiago, avec une femme de ménage bilingue pour l'aider, Joanne pouvait acheter tout ce qu'elle voulait pour la grande maison. Pourtant, elle était mécontente de voir que je réussissais alors qu'elle était sûre qu'on rentrerait vite aux États-Unis. Son amertume commença à prendre le dessus, même si elle se mit à apprendre la langue. Nous avons acheté une Peugeot 505 break neuve. Nous avons adopté un train de vie de classe moyenne supérieure, avec de super centres commerciaux et magasins (Jumbo, Falabella, Líder) souvent meilleurs que ce qu'on connaissait aux États-Unis. Joanne ne pouvait nier l'amélioration de notre niveau de vie.

Je me suis aussi mis à étudier l'espagnol quotidiennement et à essayer d'enseigner en espagnol, avec peu de succès. Heureusement, j'étais aidé par des assistants bilingues pour mes cours d'économie. Je prenais aussi des cours avancés de langue espagnole et étudiais de façon autonome, les assistants corrigeant mes notes de cours. Malheureusement, il m'a fallu deux ans pour comprendre les chiliens et trois ans pour vraiment converser avec eux. La plus grande ironie fut mon retour à l'Université George Mason, où je repassai le CLEP d'espagnol, obtenant la note « parfaite » de 800, alors que j'étais à peine fluent ! J'avais passé le même test en 1995, obtenant déjà de quoi accéder au deuxième semestre de première année d'espagnol. À présent, j'étais supposé être « parfait » ! Après le test, une étudiante diplômée en sociologie m'a avoué avoir fait quatre ans d'espagnol au lycée, un mineur en espagnol à la fac et voulu converser avec moi, mais elle rougit, incapable de comprendre mes questions les plus simples. Les Américains confondent souvent « parler espagnol » et « être parfaitement bilingue ».

Au total, j'ai apprécié mes années à Finis Terrae. J'ai tout de même choisi de partir pour manque de soutien à la recherche, de standards académiques, de qualité étudiante et de production scientifique qui ne correspondaient pas à mes intérêts. J'ai cependant aimé animer une série de séminaires spéciaux, ouverts au public, pour faire rayonner la nouvelle "star" économique de la fac, mettant en avant l'école autrichienne et le public choice. Ce fut un succès et m'a permis de publier un manuel pour lecteurs non anglophones, *Ensayos Sobre Temas Modernos de la Economía de Mercado* (1999), publié aussi en anglais (*A Primer on Modern Themes in Free Market Economics and Policy*, éd. Universal Publishers). De retour au Chili en 2008 pour travailler à l'Universidad Andrés Bello, j'ai révisé ce manuel — traduit de nouveau par Hermógenes Pérez de Arce — que l'université publia en espagnol sous un nouveau titre : *Políticas Públicas: Tópicos Modernos de Economía de Mercado para el Bienestar Social* (2009).

Mon histoire incroyable, homme audacieux débarquant dans un pays inconnu avec peu de ressources et une connaissance limitée de la langue locale, était fascinante. Personne n'aurait imaginé avoir ce courage et cette détermination. Même sans connaître personne, je me suis fait des amis et ai recommencé à zéro. Ma famille fit deux fois la une du principal quotidien national, *El Mercurio*, parce que nous faisions l'école à la maison et n'avions pas la télévision. Il y eut aussi des articles sur ma forte orientation libre-marché. Ma réputation d'économiste ultra-libéral grandissait. Mais Joanne demeurait insatisfaite.